

Ce cours a été donné à Jerusalem dans le cadre de l'association LIROT ET HANOLAD qui œuvre pour aider les femmes dans leur parcours de fertilité.

Que ce cours puisse apporter un mérite supplémentaire aux femmes qui sont encore dans l'attente et que l'on entende vite bzH de bonnes nouvelles !

Après la sortie d'Égypte, l'ouverture de la mer et le don de la Torah, une nouvelle étape s'ouvre: le peuple reçoit l'ordre de construire une demeure pour Dieu.

Une demeure ?

L'expression surprend. N'est-il pas écrit que « le ciel, et tous les cieux, ne peuvent Le contenir » ? Dieu est partout, infini, au-delà du temps et de l'espace. Alors pourquoi établir un lieu ?

En réalité, ce n'est pas Dieu qui a besoin d'un espace. C'est l'homme.

Après la révélation au Sinaï, le peuple juif a désormais besoin d'expérimenter la proximité. Il a besoin de sentir que le Divin ne demeure pas seulement dans les hauteurs du Sinaï, au cœur d'un moment exceptionnel, mais qu'il peut continuer à être présent dans la vie, au quotidien.

C'est pourquoi Dieu dit à Moïse :

“**וְעַשְׂתָּה לִי מִזְבֵּחַ וְשְׁכַנְתִּי בְּתוֹכָם**” « Qu'ils Me fassent un sanctuaire, et Je résiderai au milieu d'eux. »

Le mot clé ici est le verbe **שָׁכַן** (*shakhen*), «résider». Jusqu'alors, il n'était pas employé ainsi à propos de Dieu. Et pourtant, il deviendra central dans le judaïsme. De cette racine naissent **מִשְׁקָן** (*Mishkan*), la demeure, et **שְׁכִינָה** (*Shekhinah*), la Présence divine.

Le *Megalé Amoukot* fait à ce sujet une allusion remarquable : le mot *Shekhinah* peut se lire comme la combinaison de **שָׁכֵן** (*shakhen*) le voisin et des lettres **תְּ**, le Nom divin.

Autrement dit : Dieu devient le « voisin » d'Israël. Le Nom **תְּ** réside au sein même du peuple.

La proximité est au cœur de cet enjeu.

Ce dont les Hébreux avaient besoin, et que Dieu leur donne, c'est la possibilité de Le sentir proche, proche comme un voisin peut l'être: accessible, présent, non pas seulement « au-dessus », mais « à côté », au milieu.

Mais une proximité pareille ne se décrète pas. Elle se construit.

Et pour qu'elle soit vraie, il fallait que ce lieu naîsse d'un geste libre: la **תְּרוּמָה** (*terouma*), l'offrande volontaire.

La *terouma* n'est ni un impôt ni un geste automatique. Elle permet de bâtir un lieu où la matière devient autre, parce qu'elle porte en elle quelque chose qui la dépasse.

La *Hassidout* propose une lecture profonde du mot **תְּרוּמָה** (*terouma*): *taram תְּרָם*, « offrir le **תְּ** ». Les lettres **תְּרָם** sont les deux dernières lettres du Tétragramme, celles qui symbolisent le divin tel qu'il peut se manifester dans le monde concret, ici-bas.

Chaque matériau offert est ainsi accompagné de **תְּרָם**. La construction ne produit pas seulement un espace: elle rend possible une manifestation. Quelque chose se révèle. Quelque chose devient perceptible.

Mais pour que cette rencontre ait lieu, il faut une double initiative.

D'un côté, Dieu se dévoile à travers les lettres **תְּ** de Son Nom, l'élan d'en haut, la source, l'infini qui descend vers l'homme.

De l'autre, l'homme, depuis l'en-bas, vient compléter le Nom par **תְּרָם**: il apporte l'accueil, la préparation, la matière sanctifiée, le geste qui ouvre un espace intérieur. La *terouma* devient alors le symbole de cette coopération: une alliance dans laquelle le Divin et l'humain se répondent.

C'est pourquoi le verset peut dire:

“**קְרַב אֶת תְּרוּמָתִי**”, « prenez Mon offrande ».

Formulation étonnante : si ce sont les hommes qui donnent, pourquoi Dieu parle-t-Il de «Mon offrande » ?

Parce que dans l'édification du *Mishkan*, il y a une part humaine et une part divine. L'homme apporte la matière et le cœur ; Dieu apporte la Présence, la Shekhinah, qui vient habiter ce que l'homme a rendu habitable.

Cette dynamique de proximité, ce mouvement du haut vers le bas et du bas vers le haut, se laisse même entrevoir dans un symbole contemporain: le drapeau d'Israël. Deux lignes horizontales, comme un « haut » et un « bas », et entre elles l'étoile, espace de rencontre entre l'élan humain qui s'élève et la Présence divine qui descend.

Dans la *terouma*, ce n'est pas seulement un peuple qui donne. C'est une relation qui se construit, jusqu'à pouvoir dire:

«*וַיֵּשֶׁבּוּ בְּתוֹכָם*», « Je résiderai au milieu d'eux ».

Le *Mishkan* se bâtit à partir de treize matériaux différents mais tous viennent d'un même lieu intérieur: un cœur ouvert à la rencontre et à la proximité.

Car Dieu ne réside pas dans les bâtiments. Il réside dans les cœurs qui Lui font une place.

Dans l'absolu, l'idée est claire: faire une place à l'Infini dans le fini, offrir à la Présence un point d'ancrage au cœur du monde. Mais dans l'existence réelle, cette exigence se heurte à une difficulté tenace, presque structurelle: l'homme est un être de matière et de rythme, entraîné par la pesanteur du quotidien. La vie se compose d'horaires, de contraintes, de tâches à accomplir, de corps à nourrir, de responsabilités à porter. Le concret réclame sans cesse sa part; il impose son langage immédiat, son urgence, sa logique de l'efficacité.

Or l'infini ne se laisse pas saisir par l'urgence. Il n'entre pas naturellement dans les gestes mécaniques. On peut avoir été bouleversé au *Sinaï*, avoir entendu, un instant, la voix qui dépasse le monde, puis se retrouver, le lendemain, dans la banalité des jours, là où l'âme s'émousse, là où l'attention se disperse. Entre l'éclair de la révélation et la continuité du temps, il y a un écart: celui d'une spiritualité qui risque de rester "au-dessus", sublime mais distante, si rien ne la fait descendre "ici".

C'est précisément là que commence l'épreuve: non pas croire en Dieu dans l'exceptionnel, mais Le faire habiter l'ordinaire; non pas Le rencontrer uniquement dans l'élévation, mais Lui ouvrir un passage dans les gestes les plus simples. Faire descendre l'infini dans le fini, c'est apprendre à sanctifier ce qui, par nature, semble opaque: la matière, l'habitude, la répétition.

Mais comment, concrètement, cette distance peut-elle se réduire ? Comment l'homme, et plus encore la femme, prise dans l'épaisseur du foyer, peut-il rencontrer le Divin au cœur même de *l'אָסִיאָה* (*Assia*), dans la maison, dans le quotidien, dans ce réel qui exige, presse, et parfois écrase ? Car le quotidien est souvent un rouleau compresseur: il faut être à la fois «ministre de

l'intérieur» et «ministre de l'extérieur», porter la charge mentale, anticiper, organiser, répondre, réparer. Et dans cette densité, une question revient, insistante: comment faire pénétrer la spiritualité, le monde intérieur, la présence de Hashem, dans un concret saturé de nécessités ?

Oui, la distance est, d'une certaine manière, infinie. La distance entre l'aspiration et l'accomplissement, entre l'idéal, la *תָּכְלִית* (*takhlit*), ce que l'on espère voir rayonner dans son foyer, et la réalité des jours, faite de gestes répétitifs: préparer encore un sandwich, refaire encore un ménage, organiser encore un repas de Chabbat, faire encore « le taxi » aller, retour. Alors, où Le rencontrer ? Comment ne pas L'oublier ? Comment L'introduire, non pas à côté de la vie, mais dans la vie ?

Et c'est précisément là que retentit une réponse divine d'une grande justesse : « Tu as raison. Tu as raison que la distance est immense; tu as raison qu'il arrive d'être envahie par l'immédiat, par le nécessaire, par le concret, au point de croire l'écart infranchissable. Mais écoute-moi bien. »

Hashem a créé, sur terre, une créature sans laquelle ce trait d'union entre le haut et le bas ne pourrait se réaliser pleinement : la **femme**. Pourquoi ? Parce qu'elle est faite d'un corps, de matière, et qu'au sein même de ce corps, biologiquement, elle porte la capacité d'opérer une rencontre entre l'infini et le fini. Là où tout semble clos dans la matière, quelque chose s'ouvre: un petit corps peut venir habiter un grand corps; et, au-delà des cellules, au-delà de l'assemblage merveilleux du vivant, ce petit corps est destiné à être habité par une *נְשָׁמָה* (*néchama*), une âme que l'on "décroche" d'en haut.

La tradition enseigne que l'entrée de l'âme dans le corps du bébé se situe quarante jours après la conception. À cet instant, la femme accomplit, dans le réel le plus concret, l'acte le plus vertigineux : prendre de la matière, la préparer, et y faire résider une étincelle d'infini. C'est là, déjà, une connexion ; une rencontre entre fini et infini. Et puisque nous savons le faire biologiquement, alors nous pouvons apprendre à le faire quotidiennement et au-delà de la conception d'un petit être. Si Hashem nous a façonnées avec cet art, l'art de faire se rencontrer le ciel et la terre, c'est parce que notre vie entière, dans sa trame

ordinaire, est appelée à tisser ce lien improbable, souvent contre-intuitif.

On ne se sent pas spontanément liée “au ciel” lorsqu’on est dans sa cuisine, au milieu de la farine, du balagan, de la pression, d’un enfant collé à soi, d’un feu qui appelle, d’un téléphone qui sonne. Et pourtant, il existe des instants où l’on fait basculer l’espace: **הפרשת חלה** (*hafrashat hallah*). Une seconde auparavant, la cuisine est un lieu de production; une seconde après, elle devient presque une synagogue. On pourrait se dire: comment ? quel passage est possible, quand je suis enfouie dans le concret ? Et pourtant, c’est précisément cela : la capacité à “switcher”, à faire naître, dans la matière, une porte vers l’infini. Pourquoi ? Parce que ton corps sait le faire. Ton être sait construire ce lien entre le haut et le bas.

Ce secret, la Torah le murmure aussi dans une autre langue : celle de cette “chanson” que nous aimons tant et que nous chantons chaque vendredi soir, **אשת חיל** (*Eshet Hayil*). Tout au long du poème, de l’**א** au **נ**, comme vous le savez, l’héroïne ne s’arrête pas: elle se lève tôt, se couche tard, prend soin de chacun, tisse, commerce, organise, anticipe. On dirait qu’elle porte plusieurs métiers à la fois, comme si elle dirigeait une multinationale. Et dans ce poème, un motif revient, obstiné: la main.

Il y a **ר** (*yad*), la main qui travaille, les mains qui font, encore et encore; c’est **עšíה** (*Assia*), l’épaisseur du monde, et dans le langage de la kabbale cela touche à **מלכיה** (*Malkhout*). Mais apparaît aussi **כף** (*kaf*): la paume, la main ouverte. Or il y a une différence essentielle : la main qui fait est souvent fermée, parce qu’elle saisit, parce qu’elle tient, parce qu’elle exécute. La main ouverte, elle, naît quand tu n’es plus seulement en train de faire: elle s’ouvre pour rejoindre quelqu’un d’autre, pour donner la main à un enfant, pour créer une connexion. **כף** est la main qui s’associe à une autre main : la main qui transforme l’action en lien.

Et c’est là que surgit, au milieu même de l’ouvrage, quelque chose d’inattendu : **פיה פתחה** “**sa bouche s’ouvre avec sagesse**” et “**תורת חסד על לשונה**” “une Torah de bonté est sur sa langue”. Au cœur de l’Assia, au milieu du faire, surgit une parole qui dépasse le faire: la

sagesse, le sens, la présence. Comme si le texte disait: tu n’es jamais seulement dans l’action. Tu veux de la signification; tu veux que le geste ne soit pas un cycle stérile, mais une trajectoire. Car faire et refaire, sans lien et sans sens, finit par épuiser: nettoyer en sachant que tout sera sali, recommencer, encore, sans saveur. Mais lorsque le **ר** devient **כף**, lorsque l’action devient relation, lorsque la paume s’ouvre, alors l’Assia s’éclaire: elle se relie ; elle se met à compter.

Et c’est ici qu’intervient une dimension décisive: la patience. Le poème **d’ אשת חיל** est long; il traverse des étapes ; il ne donne pas la fin au début. Mais il promet une arrivée. La femme comprend les longs processus: un bébé met neuf mois à venir; un enfant met des années à grandir; un adolescent traverse une saison nécessaire; un couple se construit lentement ; un **זיווג** (*zivoug*) ne se force pas; la maturation est une loi du vivant. Et parce qu’elle comprend les processus, elle peut tenir le plus long et le plus puissant d’entre eux: celui d’aller “décrocher” des **נשמות** (*néchamot*) près du **כיסא הכבוי** (*kissé hakavod*). Elle avance, jour après jour, en transformant son **ר** en **כף**, en laissant naître du sens au milieu des tâches, jusqu’au dernier verset qui, comme une promesse, donne de la force:

הנידלה מפרי ידיך ויחלליך בשעריהם מעשיך
«Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent aux portes. »

Reste alors la question pratique, brûlante: comment tenir pendant le processus ? Comment rencontrer la **שכינה** (*Shekhinah*), comment donner du souffle à l’Assia, comment vivre avec de la **משמעות** (*signification*) pas une fois, pas parfois, mais de façon stable ?

Il existe une méthode d’une simplicité redoutable, une clé qui reconnecte “automatiquement” le haut et le bas : dire à Hashem, avec vérité, **ce n'est pas pour moi, c'est pour Toi**.

La première à l’avoir fait fut **שרה אמנו** (*Sarah Iménou*), lorsqu’elle désire un enfant mais dépasse son propre manque : « prends ma servante ». Non pas pour combler son ego, mais pour la continuité de la mission d’Avraham. Après elle, **הננה** (*Hannah*) arrive à Shilo, et elle ne cache pas son désir ; elle le dit, elle le répète, elle le porte depuis des années. Mais elle ajoute l’axe décisif: « ce n’est pas pour moi, c’est pour Toi ». L’enfant qu’elle demande ne sera pas seulement un enfant:

il deviendra un prophète, il oindra les rois d'Israël. Quand l'homme dit à Hashem « ce n'est pas pour moi, c'est pour Toi », il exprime sa propre hauteur, sa capacité à dépasser son égo et à aller au-delà de lui-même.

Le **קדושת לוי** (*Kedouchat Lévi*) éclaire cette dynamique par une image saisissante: les téfilin, ceux de la tête et ceux du bras, portent, là encore, le haut et le bas. Dans nos **חפילין**, nous proclamons la grandeur de Hashem : **שמע ישראל**. Mais dans les “téfilin” de Hashem, dit-il, il est écrit : **מי כעמך יישראל** « Qui est comme Ton peuple Israël ? » Hashem est si lié à Son peuple que lorsque toi, tu t'inscris dans quelque chose de plus grand que toi dans **כנסת ישראל** (*Knesset Israël*) Il dit : “Voilà. Voilà ce que J'attendais.”

C'est pourquoi la construction véritable commence quand l'on voit au-delà de soi. Il y a “moi”, et il y a plus que moi : un peuple, une alliance, une histoire. Si tu veux bâtir, tu dois viser plus haut que ton confort ; sinon ce n'est pas une construction, c'est un aménagement. Et la Torah le glisse même dans la pédagogie des **שבע ברכיות** (*cheva brachot*): sous la **חופה** (*houppa*), on pourrait croire qu'il ne s'agit que de deux personnes, moi et mon *hatan*, mon *hatan* et moi. Or dès le début, on parle de **ירושלים** (*Yeroushalaïm*). Comme si l'on disait au couple: votre joie ne se réduit pas à vous ; elle engage quelque chose de plus vaste. Si tu sens que *Yeroushalaïm* “se réjouit” quand tu te construis, alors tu construis vraiment.

Cette Torah, je ne l'ai pas seulement comprise en concept; je l'ai apprise à travers une histoire personnelle.

Il y a un peu plus de huit ans, *Baroukh Hashem*, j'avais déjà des enfants. Mais j'ai connu une infertilité précoce : vers trente-cinq ans, les médecins, après un an, puis deux, puis trois, puis quatre, ont fini par parler comme si tout était scellé, comme si l'utérus se refusait de s'ouvrir à cet infini. Et moi, je n'arrivais pas à accepter.

Puis on me proposa d'accompagner des jeunes dans un voyage en Pologne. En France, une grande partie de mon travail consiste à aider des jeunes, et moins jeunes, à se connecter à leur identité, à la renforcer, à lutter contre l'assimilation. La Pologne est un voyage difficile, mais extraordinaire, pour qui veut s'adosser à

l'histoire juive et comprendre comment un peuple a pu renaître de ses cendres.

Nous arrivâmes à **Tarnów**, ville où, avant la guerre, près de la moitié de la population était juive. Un bâtiment immense, à la taille d'un centre commercial, se dresse : c'était le mikvé de Tarnów, et ses dimensions donnent la mesure de ce qu'avait été la vie juive là-bas. Et tout près, une forêt : **Zbylitowska Góra** (près de Tarnów), lieu où l'innommable a eu lieu ; une fosse, et l'assassinat de centaines de petits enfants sous les yeux de leurs parents. Devant cette fosse, les mots se retirent. Le guide raconte, les larmes montent ; c'est l'hiver, la neige est épaisse, et pourtant le ciel est d'un bleu éclatant, bleu comme le drapeau d'Israël.

Et moi, je suis là, entre la terre, la terre qui hurle l'horreur, la terre des ossements, et le ciel, bleu, si loin et magnifique. J'essaie de connecter le ciel et la terre, et je n'y arrive pas. Je n'y arrive pas, parce que c'est insupportable ; parce qu'à cet instant, la connexion semble impossible. Les sanglots nous étouffent, au fond, une musique douce et profonde : *ohila lakel*.

Et pourtant, sans que je sache d'où, une **תפילה** (*tefila*) est sortie. Je me suis sentie impuissante : que puis-je faire pour eux, des décennies après ? Rien. Rien qui efface. Et pourtant, une phrase s'est imposée : si Tu m'envoyais une âme qui était ici, pour qu'elle revienne... Donne-moi une âme d'ici. Je voulais, de toutes mes forces, reconnecter le ciel et la terre.

Un mois plus tard, j'appris que j'étais enceinte, naturellement, miraculeusement. Un bébé est né, et à chaque fois que nous chantons *ohila lakel*, je repense à cette prière. Souvent, en souriant, je disais : “j'attends un petit Polonais”. Il s'appelle **Hillel**, mon garçon cher, qui a aujourd'hui huit ans. Et j'ai compris après coup pourquoi cette prière était puissante : parce qu'elle dépassait le “moi”. Parce qu'elle disait : il ne s'agit pas de moi; il s'agit de Ton peuple.

Et il y a une seconde chose, aussi, qui a certainement accompagné cette venue.

C'était la semaine du *Shabbat parachat Vayetsé*, juste avant mon départ en Pologne. Une femme m'appelle : elle rêvait de vivre enfin le bonheur d'une grossesse depuis treize ans. Elle avait “tout essayé”, disait-elle, mais une amie lui avait

soufflé: « tu n'as pas essayé de faire un cours de Torah chez toi ». Elle voulait que la Torah lui apporte la *berakha*, qu'elle ouvre la porte.

J'étais débordée, dans un mode *ת* pur : faire, courir, enchaîner. C'était un shabbat de fin décembre, brouillard, épais. Mais une femme qui dit : "je veux une berakha pour avoir un enfant", il faut se dépasser pour l'aider. Nous avons fait le chiour. Cinq mois plus tard, au mois de mai, je la revois : elle s'est arrondie. Elle se jette dans mes bras : « je suis tombée enceinte après mon mikvé qui a suivi le chiour que tu as donné chez moi. » Et je lui répondis : « moi aussi. »

Et ce n'est pas fini : pour mesurer ce que signifie prier pour l'autre, et sortir du "moi", il y a ce principe : **"כל המתפלל بعد חברו והוא צרי לאותו דבר"** « celui qui prie pour son prochain alors qu'il a besoin de la même chose est exaucé le premier». Ce n'est pas un "deal" entre humains; c'est un déplacement intérieur: je ne suis plus le centre, je deviens un canal.

Il ne faut pas traduire 'qui a besoin de la même chose' mais 'qui a besoin que l'autre soit exaucé'. C'est très profond. Si ma prière pour l'autre est motivée par une réelle souffrance que l'autre n'a pas alors cette prière est la première à être entendue !

Elle devait accoucher en septembre, moi début octobre. J'ai déménagé à cette période, et finalement j'ai accouché plus tôt : le 26 septembre. Sur mon lit d'accouchement, mon Hillel dans les bras, je reçois un message : « j'ai accouché ce matin d'un petit garçon ». Nous avons accouché le même jour. Elle a appelé son fils **Elliel**, et j'ai appelé le mien **Hillel**. **Brit mila** le même jour de deux bébés miracles.

Lorsque la main s'ouvre, lorsque l'homme cesse de se vivre comme un îlot, et s'inscrit dans un peuple, dans une alliance, dans un sens plus grand que lui, alors la **שכינה** n'est plus une idée lointaine: elle devient une présence que l'on apprend à rencontrer, et, parfois, une pluie de **ברכות** (*berakhot*) se met à tomber.

Shabat Shalom!

Mariacha Drai

SCANNEZ MOI !

